Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 41

Artikel: L'agréable opération
Autor: T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221326

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

désintéressés que distingués, parmi lesquels il faut citer MM. L. Favrat, Louis Croisier, Dr Rouge, C.-C. Dénéréaz, Zink, Marc Marguerat, Louis Dufour, El. Durand, Reboul, de Lutry, Blanvalet, de Genève, professeur Bezençon, etc. Et tous ces collaborateurs constituaient, en cet heureux temps, comme un petit cénacle littéraire, dont le « cercle » était le magasin de tabac et cabinet de lecture de feu Louis Monnet, à la rue Haldimand. Vous pensez que les sujets de récits et conversations ne manquaient point et tout cela au grand bénéfice du *Conteur Vaudois*. Car le cercle ne réunissait pas que des collaborateurs du *Conteur*, mais bien aussi des personnages de marque, tels que Louis Vulliemin, l'historien, qui continua l'*Histoire de la Suisse*, de Jean Muller, décédé, et Flocon, exilé politique, membre du gouvernement provisoire de Lamartine, après la révolution de 1848, chassé de son pays par la restauration de l'Empire. Flocon fut enseveli dans l'ancien cimetière de la Pontaise, où se trouve maintenant la place d'Armes. Et d'autres, dont Adam Vulliet, fondateur du journal *La Famille* et qui fut directeur de l'Institut de Courbevoie, près de Paris.

***

Quelques années après que le *Conteur* eût terminé une campagne qui aboutit à l'érection d'un monument à la mémoire de Juste Olivier — trois monuments, puisqu'il y en a un à la promenade de Derrière-Bourg, un à Eysins, village natal du poète, le troisième à Gryon, où il résida — le *Conteur* donna le jour à son Almanach, en 1903. Depuis la mort de Louis Monnet, en 1901, son fils aîné, Julien Monnet, notre sympathique rédacteur, le remplaça auprès de Louis Favrat. Plusieurs des collaborateurs dont nous avons cité les noms étaient décédés. D'autres noms leur succédèrent, peu à peu : Jules Cordey, Octave Chambaz, Pierre d'Antan, Jean des Sapins, Mmes J.-L. Duplan et David Perret, Pierre Ozaire, André Marcel, César Amstein, H. Chappaz, A. Mex, M. Chamot. Quelquefois, trop peu souvent, hélas! MM. G.-A. Bridel, Maxime Reymond et Robert Monnet.

Ainsi, le *Conteur vaudois* a vaillamment résisté à cette longue guerre, qui fut fatale à nombre de petits journaux. Aujourd'hui, le voici, continuant, sans bruit, son existence modeste, fidèle au programme élaboré par les fondateurs.

L'Almanach ne parut qu'en 1903, 1904 et 1905, cette dernière année grâce à l'intérêt que lui avait témoigné M. Constant Tarin, libraire. Il a revécu dès 1920.

Et voilà l'histoire d'un Almanach, qui nous est sympathique entre tous. *H. Ch.*

Indicateur Vaudois. — A minuit, dans un café, entre un ivrogne. Il demande l'Indicateur et se met à le feuilleter longuement.

— Que cherchez-vous ? interroge un indiscret.

Et l'ivrogne, d'une voix noyée d'ombre, répond :

— Monsieur, je cherche mon adresse.

ECHO DU DERNIER COMPTOIR

UN de nos fidèles lecteurs a l'amabilité de nous adresser copie du texte original et non exempt de malice, de l'affiche du stand de la fabrique de grillages d'Aarbourg, au dernier Comptoir, à Beaulieu. Voici ce texte :

Comme les jupes courtes, nos grillages protègent la propriété sans gêner la vue.

Comme articles exposés, des échantillons de grillages en fil d'acier, de fer, de cuivre ; à mailles de diverses grandeurs, à fils croisés ou noués, fils simples, fils doubles, donnant des carrés, des rectangles, des hexagones. Quelques jolies corbeilles pour usages courants (pommes de terre, légumes). Des cordons barbelés. *L. M.*

LES BRIGANDS DU JORAT

AUJOURD'HUI, le Jorat est un séjour aimable où le laboureur creuse en paix son sillon. A l'époque romaine, le Jorat était déjà traversé par plusieurs voies importantes : celles de Vevey à Moudon et Avenches — l'*Aventicum à la haute civilisation romaine* — celle d'Avenches à Yverdon — l'*Ebrodunum* des Romains.

Jusqu'au XIIe siècle, ce fut une période obscure de dévastation et de barbarie. Enfin, l'Eglise, alors l'Evêché de Lausanne, propriétaire de ces territoires, y fit sentir son influence bienfaisante.

Néanmoins, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, certaines parties du Jorat, du noir, du grand Jorat, comme on l'appelait, et qui ont encore un aspect sauvage, étaient très mal famées et hantées par des brigands.

Pendant tout le moyen-âge, aucune route n'était sûre, et celles du Jorat étaient particulièrement propices au dépouillement des voyageurs, car les bandes de malandrins qui y étaient organisées, avaient toutes facilités pour se soustraire aux recherches de la justice en se rejetant, tantôt sur les terres de l'Evêque de Lausanne, tantôt sur celles du duc de Savoie, selon la juridiction sur laquelle ils avaient commis leur crime.

La grande route qui reliait la France méridionale et Genève à Berne, traversait ces immenses forêts ; les voyageurs n'avaient pas toujours une escorte suffisante pour tenir tête ou effrayer les malfaiteurs et les vols et meurtres y étaient le plus souvent impunis.

C'est à Ste-Catherine qu'en 1530, le duc de Savoie, Charles III, fit arrêter Bonivard ; celui-ci s'était rendu à Moudon pour y rencontrer des officiers du duc de Savoie, venus là en vue du guet-apens ; ils reçurent fort bien Bonivard, et le lendemain lui donnèrent un serviteur à cheval pour l'accompagner à Lausanne. A Ste-Catherine, le capitaine du Château de Chillon, embusqué dans le bois avec des soldats assaille l'infortuné prieur « et ces honnêtes gens », dit Bonivard, dans le récit de son arrestation, « tombent sur moi et me font prisonnier ; ils me menèrent, lié et garroté à Chillon, et m'y laissèrent, sans autre que Dieu... »

Mais ceux-ci n'étaient pas des brigands, au sens propre du terme ; le 19 mai 1543, le trésorier français fut attaqué dans les bois du Jorat, bâillonné et attaché à un arbre, ses chevaux tués; on le dépouilla d'une forte somme et de ses papiers. Les auteurs de ce méfait n'étaient pas non plus, de vulgaires coquins ; c'étaient l'hôtelier de Lyon de Morges et ses frères.

En 1550, une bande dont le chef était appelé le Grand Pierre, commit dans le Jorat, des assassinats multiples. Trois étudiants avaient dû loger dans une auberge de Mézières et ne durent la vie sauve qu'à l'ivresse des bandits qui escomptaient une bonne prise avaient fait des libations intempestives.

L'historien Abram Ruchet faillit également laisser sa vie dans le Jorat. Né à Grandcour, il avait eu pour nourrice une femme de Carrouge ; en juillet 1696, Ruchet, alors étudiant à l'Académie de Lausanne, s'achemina dans l'après-midi, à travers le Jorat, pour se rendre à Moudon, chez des parents. Il fut à mi-chemin, surpris par un violent orage et alla chez sa nourrice, demander un gîte pour la nuit. Celle-ci, très émue, lui avoua que son mari avait quitté le droit chemin, s'était joint à une bande de détrousseurs de grande route, qu'il allait probablement rentrer avec ses compagnons. Elle promit cependant à Ruchet de le garder et de veiller sur lui.

— Quoiqu'il arrive, dit-elle, faites semblant de dormir.

Tard dans la soirée le mari rentra en effet, avec ses camarades, discutant de leurs projets et de leurs exploits ; apprenant, soudain qu'un étranger était couché dans la chambre voisine, qu'il pouvait avoir entendu leurs paroles compromettantes, ils résolurent de le tuer. Après une vive discussion, il fut décidé qu'on s'assurerait s'il dormait et que, dans ce cas-là, on ne lui ferait aucun mal. Les brigands, munis d'une lanterne sourde, entrèrent pieds nus dans la chambre ; Ruchet dormait et pour éprouver ce sommeil qui paraissait profond, un des hommes fit le geste de vouloir transpercer le cou du dormeur de son énorme coutelas. Ruchet subit l'épreuve sans broncher. Les brigands rassurés se retirèrent.

Le lendemain, Ruchet partit après avoir promis à sa nourrice qu'il garderait le secret.

En 1702, le mari de cette pauvre femme périt sur la roue à Vidy et c'est seulement alors que Ruchet raconta les dangers qu'il avait courus.

* * *

Au commencement du XVIIIe siècle, les auberges commencèrent à offrir une sécurité relative, tandis que les routes continuaient à être le théâtre de maints drames tragiques.

Le Jorat était le quartier général et la retraite des brigands ; ceux-ci étendaient leurs opérations jusqu'aux portes de Moudon, vers Romont, au Plan sur Vevey, au Pont de la Perraudette et à Chamblandes sous les yeux de messieurs les Bourgeois de la rue de Bourg, dont la mission était précisément d'envoyer les bandits accomplir leur dernier voyage en plaine de Vidy.

De grandes exécutions, pour ainsi dire en masse, ordonnées par les EE. de Berne, mirent fin à ce brigandage.

Aujourd'hui, le Jorat est la sécurité même. Ses forêts sombres avec par ci, par là, des hêtres, des chênes ou des essences diverses mélangées, contrastent agréablement avec les cultures aux tons de verts riches et variés. Ses fermes disséminées dans les prairies et les vergers, ses villages groupés le long des voies de communication, au fond des vallées formées par les érosions préhistoriques, trahissent l'aisance d'une population laborieuse, au bon sens solide, aux qualités de sociabilité et d'hospitalité éprouvées.

Mme David Perret.

Le Véritable Messager boîteux de Berne et Vevey pour 1928 (221e année). — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : Fr. 0.60.

Oba ! Oba : Allez-vous donc le laisser se morfondre donc pas ? — C'est le « Messager boiteux » qui frappe à votre porte.

Oba ! Oba ! Alez-vous donc le laisser se morfondre avant de lui ouvrir et de lui faire sa place habituelle à votre foyer ? »

...C'est de cette façon que, dans un charmant avant-propos, Pierre d'Antan éveille l'attention des lecteurs sur l'almanach nouveau. Et cet appel sera entendu ! Et les lecteurs savoureront ce que le vieux Messager a récolté pour remplir son 221e recueil !

Oyez plutôt : Une idylle — qui débute à la Fête des Vignerons de 1865 pour le terminer à celle de 1905 — contée allègrement par Julie Meylan. — Un article du savant vulgarisateur Gustave Krafft sur « la graine ». — Au Gabon, souvenirs d'un missionnaire. — Le château de Grandson. — Une belle planche du pays romand à vol d'oiseau. — La Fête des Vignerons — où figura le « Messager » — avec de nombreuses vues rappelant les lumineuses journées du mois d'août dernier.

A côté de cela, le « Messager boiteux » a toujours sa collection de choses utiles, anecdotiques, amusantes, ainsi que ses illutrations variées.

Oba ! Oba ! C'est le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey... Ouvrez-lui vos portes et accueillez-le ! V. L.

L'AGREABLE OPERATION

JE suis fixé, cher monsieur, lui dit d'un ton aimable le docteur, vous avez l'appendicite. Je vais vous faire d'urgence l'opération.

— Ah ; mon Dieu !

—Pourquoi vous effrayer ? Ce n'est pas le premier ventre que j'ouvrirai.

— Oui, mais c'est la première fois qu'on ouvre le mien.

— Vous avez peur ?

— Horriblement !

— Manque d'habitude ! Il faut pourtant se faire une raison.

— Hélas ! hélas ! Comme je vais souffrir ! continua le malade, en commençant à pleurer.

— Cessez donc de pleurer. Vous me faites mal. D'ailleurs vous ne souffrirez pas.

— Non, rien qu'un peu.

— Pas du tout, vous dis-je. Je vais vous opérer selon la nouvelle méthode ; nous nous contentons d'insensibiliser avec de la cocaïne la partie du corps malade, et au lieu d'endormir les patients, nous nous appliquons, au contraire, à les tenir éveillés, pendant le travail, en leur procurant toutes sortes de distractions.

— Mais, c'est merveilleux !

— En effet. Vous allez voir. Nous commençons à l'instant. Veuillez vous étendre sur cette table. Là, êtes-vous bien ? Un petit coussin sous la tête ?

— Volontiers.

— Il y a quelque temps, on vous eût fait absorber du chloroforme et vous en fussiez resté incommodé pendant un jour ou deux. Maintenant, jugez de la différence ! Avec une simple piqûre, je vous anesthésie l'abdomen et l'on vous apporte des journaux.

— Pourquoi faire ?

— Pour les lire, parbleu ! Il faut bien vous distraire un peu pendant que je vous coupe l'appendice.

— Oh ! la science ! la science ! comme elle marche !

— Certes.

Le malade lit les journaux et le docteur commence à le charcuter. Le docteur s'interrompant un moment de sa besogne :

— Quoi de nouveau dans les feuilles ?

— Je les trouve bien peu intéressantes. Elles m'ennuient.

— Vous vous ennuyez ? Diable ! Mais je ne veux pas ! La bonne humeur du malade est indispensable à la réussite de l'opération ! Faites entrer le jazz-band !

— Comment ! Vous avez des musiciens ?

— Oui, c'est un médicament pour l'usage externe.

Les musiciens arrivent et jouent. Le docteur, tout en lui insérant une pince hémostatique dans l'intestin, lui demande :

— Ils jouent bien, n'est-ce pas ?

— Très bien !

— Etes-vous heureux ! Vous n'avez rien de mieux à faire qu'à les écouter. Moi, je travaille ; les opérations ne sont plus pénibles que pour les chirurgiens.

— Ah ! que cet air me plaît ! Il me donne envie de danser !

— Eh ! là doucement ! Ne bougez donc pas ! Vous allez me faire couper de travers ! Heureusement, j'ai presque fini !

— Déjà !

— Hein ? Le temps ne vous a pas semblé long? Que dites-vous de la nouvelle méthode ?

— Admirable !

— Là. Je fais une suture et voilà une affaire réglée. Comment vous sentez-vous ?

— Oh ! la science, quel progrès ! dit notre malade, tout à fait gaillard.

— Tiens, je m'enrhume ! fit-il après un retentissant éternuement.

— Je vous ai laissé le ventre un peu trop longtemps ouvert, vous avez pris froid. Enfin, consolez-vous, il n'y a pas de plaisir sans peine.

Dr. T.

La Fo...or...me ! — Le fait suivant nous montre un côté comique de l'exigence ridicule de certaines formalités dans une compagnie d'assurances sur la vie.

Un de nos amis, ayant à toucher deux termes d'une rente viagère, se présente au guichet avec son titre.

A peine a-t-il donné son titre qu'il entend l'employé grogner :

— Bon ! encore un qui n'est pas en règle !

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il fort poliment.

— Parbleu ! il y a qu'il vous manque un certificat de vie.

— Pardon, il y est.

— J'en vois bien un en date d'aujourd'hui, riposte l'employé. Mais celui du terme arriéré, où est-il ?

— Il me semble que, puisque je vis aujourd'hui, à plus forte raison j'étais vivant il y a trois mois.

— Il est possible que ce soit là votre opinion, mais ce n'est pas celle de l'administration... A un autre !

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

Mariette s'est rassise.

— J'aime tant le ciel, dit-elle naïvement.

— Tu aimes le ciel ?

— Oui. Quand j'étais petite... mais, non, vous allez vous moquer.

— Pas le moins du monde. Raconte. Cela m'intéresse.

— Vrai ? Eh ! bien, en été, on montait en Bretaye. Vous savez, grand'père y a un droit et un chalet ?

Marc-Antoine fit signe qu'il savait.

— Alors, je restais là-haut, avec les bêtes, tout le temps des congés et je dormais dans une toute petite chambre, un vrai cagnard.

— Qui donne sur le lac de Chavonnes.

— Je connais, j'y ai couché aussi, plus d'une fois avec ton frère Jules.

— Ah ! bien sûr. Je n'y pensai pas.

— Et ensuite ?

— Le soir, avant de m'endormir je regardais le ciel longtemps, longtemps, et puis je fermai bien les yeux...

Ici, elle ferma aussi les yeux, serrant fortement les paupières et les lèvres, comme les petits enfants quand ils jouent « à ne rien voir ».

— ...et, alors, j'allais vite me cacher sous les draps pour emporter avec moi un morceau du ciel.

— Et tu en rêvais ?

— Je ne sais plus. Peut-être bien.

Elle devint rêveuse, cherchant peut-être à se rappeler si, dans ses songes d'enfant, le ciel lui apparaissait tout parsemé d'étoiles avec une belle, grosse lune d'argent. Et, Marc-Antoine, charmé, la regardait. Vraiment, jusqu'alors, il ne l'avait pas vue. Elle lui apparaissait pour la première fois. Apparition réjouissante, d'ailleurs que cette jolie fille si vivante et si fraîche, de visage et de pensées. Mariette, en effet, était grande, bien proportionnée, sans rien de chétif, ni de malingre, ni de faussement délicat. Ses dix-huit ans lui laissaient encore des contours indécis, inachevés, mais on devinait un équilibre parfait dans tout son être. Elle avait des cheveux châtains naturellement ondés et frisottants au coin du front. Des yeux bruns, clairs et lumineux, qui regardaient bien en face. Le nez droit, la bouche un peu grande, mais bien découpée, relevée aux coins par un petit sourire, malicieux très souvent. Et, sur tout cela, le reflet d'une aurore : un teint de fraîcheur rosée, un teint « bon teint », accoutumé au soleil et à la bise, une carnation saine, qui parlait de vie active, joyeuse en plein air... mais que ces quelques jours à Ouchy, dans l'intérieur d'un palace, avait légèrement pâli.

. . . . . .

Le train stopait. On criait sur la voie :

— Fiermont ! Fiermont !

Marc-Antoine descendit le premier, portant le petit sac de Mariette. Il voulut l'aider à sauter à terre, mais, déjà, elle était à ses côtés, légère et contente de se sentir chez elle et riant, de tout et de rien, sans trop savoir pourquoi. Ils sortirent de la gare et marchèrent, côte à côte, sur la route. De la station au village, il y a vingt minutes. Une promenade. Mais, à mi-chemin, Mariette s'arrêta :

— Je vous quitte, monsieur Marc, voici le sentier qui coupe au-dessous du petit bois. Il m'amène tout droit chez nous.

— Tu as raison.

Il lui tendit la main, tandis qu'elle le remerciait gentiment de l'avoir gardée auprès de lui pendant le voyage.

— J'ai vraiment eu de la chance. Qu'aurais-je fait toute seule ?

Marc-Antoine partit à rire.

— Mais, comme tu as fait avec moi, je pense : tu aurais pris le train.

— Bien sûr, mais ce n'est pas la même chose. Je me serais ennuyée, tandis que j'ai eu tant de plaisir.

Elle dit cela naïvement, sincèrement. Ses yeux, d'ailleurs, confirmaient son dire. Ils déclaraient aussi : « Oui, monsieur, oui, nous avons eu tant de plaisir. »

—J'en suis très heureuse, Mariette. Je n'étais pourtant pas d'humeur bien gaie lorsque tu m'as rencontré sur le bateau.

Mariette sourit.

— Oh ! je l'ai bien remarqué. C'est pourquoi je ne vous ai pas parlé plus tôt. Il y avait déjà un moment que je vous avais découvert, mais je n'osais guère m'approcher ; vous aviez l'air tout gringe.

— Et tu t'es décidée ?

— Ma fi, j'ai pensé : « Après tout, il ne te mangera pas ».

Ils rirent, puis demeurèrent un instant silencieux, étonnés de ce qu'ils se disaient et, peut-être, désireux, inconsciemment, de prolonger cette minute. Des gens passèrent : un homme et deux femmes, qui venaient de faucher de l'herbe et rentraient en hâte pour être libres au son des cloches.

(A suivre). **G. Héritier.**

Théâtre Lumen. — « Canova » est une œuvre riche, au triple point de vue du scénario, de la mise en scène et de l'interprétation. Adaptation musicale spéciale, exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ernest Wuilleumier. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 9 octobre, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Cette semaine, la direction du Royal Biograph commence la présentation des grandes exclusivités qu'elle a contractée pour son établissement. Comme programme de début **Le Corsaire masqué**, splendide film d'amour et d'épopée à grand spectacle en 5 parties, interprété par Ricardo Cortez et Florence Vidor. Au même programme, **Raymond et Juliette**, grande comédie-vaudeville en 3 parties.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

C'EST VRAI !!!
En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc., un petit verre de la liqueur de marque « **DIABLERETS** » consommé pur, remonte instantanément et redonne la santé
Essayez une fois et vous serez convaincu !!

Achetez vos chemises chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand ***LAUSANNE***

M. Steiger & Cie
Lausanne *20 Rue St François*
SERVICES DE TABLE

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.